



JULIA KRISTEVA
*Je crois.
donc je suis...*

PAR ISABELLE GIRARD

M

« MADAME FIGARO ». – D'où vient le mot « croire » ?

JULIA KRISTEVA. – Le mot « croire » trouve ses racines dans le sanskrit « kredh », qui signifie « je te donne mon cœur en attente de récompense ». Il ne s'agit pas de « croire » au sens de « je suppose », « je fais une hypothèse », mais d'une évidence, d'un vécu de « vérité » absolue, indispensable, vitale. L'enfant l'éprouve dans les bras de sa mère qui le porte et le nourrit. Ou dans la voix, le regard et la reconnaissance du père. La croyance se loge précisément dans cette réciprocité.

Vous êtes athée et, pourtant, vous écrivez un livre intitulé « Cet incroyable besoin de croire » (1). N'est-ce pas une démarche contradictoire ?

Mon père était croyant. C'était sa façon à lui de rester libre dans la Bulgarie communiste, mon pays natal. Ma mère était darwinienne, mais elle ne tenait pas à revendiquer son athéisme. C'était à moi de monter au créneau, en traitant mon père d'homme préhistorique et autres épithètes sentant la naphtaline. La conversation à table, souvent émaillée d'idées et de lectures, devenait vite électrique, mais sans tabous, comme une initiation à la liberté de penser. Bien plus tard, à Paris, en lisant Freud et en devenant psychanalyste, j'ai découvert que le besoin de croire est au cœur de la vie psychique et qu'il ouvre la voie au désir de savoir. Pour l'humaniste que je suis, besoin de croire et désir de savoir sont inséparables.

LA CROYANCE EST VITALE, UNIVERSELLE ET PRIMORDIALE, AFFIRME LA PSYCHANALYSTE DANS SON OUVRAGE FOISSONNANT D'ÉRUDITION "CET INCROYABLE BESOIN DE CROIRE". UNE FOI RELIÉE AU DÉSIR DE SAVOIR QUI PRÉCÈDE LE RELIGIEUX, RELÈVE DE L'ESPRIT ET NOUS AIDE À CONSTRUIRE NOTRE IDENTITÉ. PISTES HUMANISTES.

Ce besoin de croire est-il inné ou se construit-il ?

Il se construit. Deux expériences psychiques confrontent le psychanalyste avec le besoin de croire chez l'enfant. La première renvoie à ce que Freud appelle le « sentiment océanique » du nourrisson, qui n'a pas encore établi des frontières entre soi-même et le corps qui le contient, puis le protège. La seconde est une « identification primaire » avec le père aimant. Elles font le socle de toute consistance identitaire.

Est-ce une hypothèse ?

C'est une observation clinique qui permet de poser que le besoin de croire est un besoin anthropologique universel,

préreligieux, sous-jacent à l'élaboration du lien à l'autre, sur lequel pourra se construire la capacité de parler et de penser : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé », dit le psalmiste dans la Bible. Et il se décline selon des modalités spécifiques : l'émouna dans le judaïsme, le credo dans le christianisme, l'iman dans l'islam, s'adressant à Yahvé, à Jésus, à Allah... Et, en dehors des monothéismes, à Bouddha, ou, dans le taoïsme, à la reliance au flux cosmique...

Vous dites que la croyance est antérieure à l'existence des religions...

Il est difficile de situer historiquement et psychiquement cette antériorité, peut-être parce que nous avons du mal à penser ce qui s'est produit en Europe et nulle part ailleurs à la Renaissance et au siècle des Lumières : nous avons coupé le fil avec la tradition religieuse. Émancipation des désirs, des pensées, des esclaves, des femmes, des enfants, des sexes, des genres... Certains ont cru que ces avancées avaient effacé la croyance. En réalité, en combattant les abus obscurantistes, la sécularisation a fait des religions des objets de connaissance. Aurait-on oublié que si seuls les sages éthiques peuvent se contenter de raison, les autres ont besoin de grands mythes incarnés et vivants ? Ils refont surface dans les mentalités culturelles apparemment banalisées par l'hyperconnexion et ils imprègnent les comportements maternels et paternels, voire leurs métamorphoses, dans les nouvelles formes de parentalité (mariage >

pour tous, PMA, GPA...). En repérant ce besoin de croire anthropologique à la fois dans le développement et les effondrements identitaires et à la racine de toute religion, nous pouvons mieux accompagner ceux qui cherchent à assouvir leurs carences singulières en puisant dans le supermarché numérique des spiritualités « prêtes à porter » ou en succombant aux promesses djihadistes. Nous pouvons aussi affronter lucidement les autres impasses que nous rencontrons dans nos sociétés sécularisées, lorsqu'elles dénie le rôle du besoin de croire dans la construction de la personne.

Êtes-vous hostile à la laïcité pure et dure ?

Je me méfie d'une laïcité complaisante, qui a peur de heurter nos frères musulmans, hésite à dénoncer l'islam politique et ne s'autorise même pas à remettre en question les dogmes coraniques, salafistes, wahhabites. En revanche, une laïcité convaincue et rigoureuse est un rempart indispensable contre, d'une part, l'obscurantisme religieux et, de l'autre, la « postvérité » qui évide nos valeurs. Mais à condition que cette ferme laïcité ose entreprendre une interprétation des faits religieux ainsi que des combats historiques menés par la sécularisation dès l'école – de la maternelle à l'université. Il ne suffit pas de renvoyer la diversité des croyances dans la sphère privée, ni de retirer les croix et les crèches de Noël des espaces publics, comme l'exige la loi et comme l'impose plus que jamais l'actualité explosive. Il importe aujourd'hui de donner aux jeunes et aux moins jeunes citoyens la capacité de comprendre et d'intégrer le sens, le contexte, l'histoire et la portée tout autant que les dérives de ces discours.

“

*L'adolescent
est un
croyant
en quête
d'idéal,
forcément
déçu*

”

Que signifient l'arche de Noé, le Buisson ardent, le sacrifice évité d'Isaac ? Pourquoi au commencement était le Verbe ? Qu'est-ce que le mystère de l'Eucharistie ? Le Coran impose-t-il le voile et la polygamie ? Puisque l'humanisme favorise le désir de savoir, appliquons-le au besoin de croire lui-même et aux divers corpus de croyances. Le développement de la philosophie et des sciences humaines nous permet de nous approprier sans peur, et en les interrogeant, les sources de la culture européenne : grecques, juives, chrétiennes et la greffe musulmane. L'humanisme en est issu, et il est aujourd'hui capable de se refonder en les réévaluant en connaissance de cause. Il nous faut apprivoiser cette histoire

et la repenser. En abolissant les frontières, nous avons ouvert la voie aux flux migratoires de la détresse en même temps qu'à celle des mémoires religieuses. Les ignorer ou les renvoyer au passé ne nous prépare pas nécessairement le « grand remplacement », mais certainement des embrasements dévastateurs.

Vous écrivez que croire, c'est refuser de se laisser embarquer dans la société de consommation et du spectacle...

La globalisation hyperconnectée, la finance et le marketing favorisent la pensée du comment au détriment de celle du pourquoi. Et l'investissement (synonyme de croire) se porte de préférence sur les techniques, le « how to do », le calcul, le « gagnant-gagnant ». L'espace psychique, l'expérience intérieure ne sont pas vraiment une « valeur » dans la société en voie de transhumanisme. Le streaming des images qui transitent, au sens digestif du terme, déréalise les internautes du vide : régression hypnotique et ivresse des affects s'ensuivent. Les adolescents en particulier sont plus exposés à cette dépersonnalisation. Contrairement à l'enfant qui joue et qui cherche, l'adolescent est un croyant en quête d'idéal, forcément déçu, doublé d'un nihiliste qui détruit et se détruit. Il nous faudra réinventer l'École des parents pour faire face aux nouvelles exigences de la parentalité. Former un nouveau « corps enseignant », avec des référents et tuteurs capables d'aider à la reconstruction de la vie personnelle et d'une vie sociale. Sinon, impossible d'entreprendre un « enseignement laïque de la morale » s'il n'y a pas de Soi pour l'accueillir.

Est-ce l'une des raisons pour lesquelles vous avez déplacé votre séminaire sur le « Besoin de croire » de l'université de Paris-VII à la Maison des Adolescents (2) ?

Pour travailler, en effet, avec le personnel soignant de l'hôpital Cochin. Philosophes, psychologues, sociologues et psychanalystes se joignent à une équipe interculturelle et interdisciplinaire pour aider ces adolescents en difficulté. Je vais vous donner un exemple. Celui de Souad, appelons-la ainsi, qui avait été suivie pour anorexie il y a deux ans, et qui s'était radicalisée sur Internet. Elle se définit comme un « esprit scientifique », sèche les cours de français et de philo (« langages de colonisateurs ») ; elle se dit « féministe », parce qu'elle « n'aime pas les hommes » et « ne fait confiance qu'à Allah ». Elle porte la burqa et se prépare à partir faire le djihad, à devenir une épouse prolifique de lionceaux kamikazes. L'équipe interculturelle l'accueille dans une nouvelle famille recomposée et n'interroge pas sa croyance. Souad met du temps à fendre l'armure, à se raconter, à rire avec ses nouveaux amis et d'elle-même. Elle a enlevé sa burqa, retrouvé ses cours et découvert la poésie arabe des soufis sensuels... Il y a des chemins qui redonnent leur fierté aux identités en souffrance. C'est un travail de dentelle.

Comment analysez-vous l'immense vague de sympathie qu'a rencontrée la mort de Johnny Hallyday ?

Avec son charisme viril, la tessiture exceptionnelle de sa voix (cinq octaves !) vrillée au corps,



Julia Kristeva.

Johnny offrait aux descendants blessés des cathédrales et aux isolés de la Toile des communions brûlantes – souffrances et jouissances sublimées. Encore un retour du sacré en temps de détresse ? Je ne pense pas. Le temps est tout simplement venu pour la République de ne pas craindre la démesure du besoin de croire, de « l'envie d'avoir envie ». Johnny Hallyday incarnait

par la voix, le plus organique des sens, et par son corps – qu'il offrait au public dans des paroxysmes sacrificiels – le sacré dont la République a besoin. Johnny incarnait à la fois le rôle de l'éducateur et celui du religieux. ✦

(1) Chez Bayard.

(2) Maison de Solenn - Maison des Adolescents de Cochin, à Paris. www.mda.aphp.fr